

Cahier 2

CARON Maurice
CHAMBONNET André
CHAVANAZ Georges
CHERRIER Lucienne
CHERRIER René
CLIQUET Charles
COCQ Georges
DESSERIN Rose
DOGET Maurice
DUBOIS Lucienne
FERDONNET Pierre
FORBAULT Robert

CARON Maurice



Maurice Caron (AMRDC)

Maurice Caron fait partie des mouvements de résistance Vengeance et Libération-Nord à Vierzon. Il est arrêté le 17/02/1944, déporté à Neuengamme, Misbourg puis Schandelah. Compagnon de déportation d'Henri Bonnichon.

Voir la fiche de celui-ci.

CHAMBONNET André

Pris alors qu'il passait en Espagne pour rejoindre les Français libres et le général de Gaulle en Angleterre, il est déporté à **Sachsenhausen puis Oranienbourg**.

En quarantaine à **Sachsenhausen**, il rencontre l'abbé Berthault qui lui donne une partie de sa ration de pain le premier jour. Il s'évade 3 jours avant que sa colonne, alors sur les routes, soit libérée par les Américains.

Sources : *Berry Républicain* du 03.05.2005 (140 J 14 – ADC)(



Instituteur, membre du groupe Vengeance, déporté à Neuengamme

Georges Chavanaz à son retour des camps le 25 mai 1945
(Famille Chavanaz/AMRDC)

Der Wiener Schule überdrüssig, war der junge Steiermärker Peter Koller (Jahrgang 07) ins Reich gegangen, um bei Berliner Stadtplanungs-Kapazitäten zu studieren, bzw. später zu assistieren. Speer hatte den jungen Berliner Bekannten, der einen international ausgeschriebenen Wettbewerb zur Neugestaltung von Agram gewonnen hatte, nicht vergessen und spürte ihn, als er selbst mit Hitler ein großer Mann geworden war, im Bezirksplanungsbüro von Augsburg auf. Am großen Berliner Umbauprojekt mitzuarbeiten, lockte den jungen Koller nicht. Dort war Speer als „Generalbauinspektor“ der erste Mann. Aber als ihm angeboten wurde, selber als erster Mann die Stadt des KdF-Wagens zu entwerfen, griff Peter Koller zu.

unterscheidet sich von einem Wohnplatz (Siedlung, Kolonie, Industriedorf) durch die städtische Funktion. Eine Stadt lebt zu einem wesentlichen Teil von Leistungen für das Hinterland, sei es in Handel, Handwerk, Gewerbe oder Kultur und Verwaltung. Nur wo noch Hinterland wartet, kann eine neugegründete Stadt Wurzel schlagen. Ein Blick auf das Kärtchen erleichtert die Vorstellung. Das dicht besiedelte Gebiet Mitteldeutschlands liegt in unserem Rücken, vor uns dehnt sich eine ganz dünn besiedelte Zone, in der größere Städte fehlen. Fast ohne Übergang grenzen diese zwei Zonen unvermittelt aneinander.“

„Karte 2 zeigt uns eine wesentliche Voraussetzung jeder Besiedlung, den Boden. Der gute Boden liegt hinter uns in geschlossenem Vorkommen. Vor uns kommt selbst mittlerer Boden nur in Inseln vor... So liegen wir

der Voraussetzung für eine echte Stadtgründung als binnenkolonialisatorische Tat.“

„Eine Hauptbedingung war gute Verkehrslage an Bahn, Wasser, Straße und Autobahn, ohne daß man gleichzeitig die schon überlasteten Knotenpunkte noch zusätzlich belastet hätte. Eine Grundforderung der Raumordnung ist es, mit solchen Gründungen Ballungsgebiete zu vermeiden.“

„Die sonst förderliche Nachbarstadt darf nicht so nah sein, daß der Handelsumsatz abgesaugt wird.“

Chavanaz

Photo aérienne obtenue en 1945. Il se reconnaît plus loin de notre camp et des bâtiments pour nous y avoir élucé.

Fallersleben

Das heute wirkliche Wolfsburg

ceci était le camp de Fallersleben où je suis resté près d'une année (1944-45) Plus haut l'usine Volkswagen pour laquelle nous travaillions.

Legend for map:

- dicht besiedelt
- Städte
- ▨ dünn besiedelt
- Wolfsburg
- Guter Boden
- ▨ mittelmäßiger Boden
- ▨ schlechter Boden
- ▨ Rand des Urstromtales
- ▨ besten Bodens.

Wolfsburg liegt am Nordrand des dichtbesiedelten mitteldeutschen Gebietes und kann sich im Norden Hinterland zuordnen.

Er war ein hartnäckiger Verfechter des landlosen Wolfsburg und hat später oft Denkschriften selbst die Frage „Warum gentlich hier?“ gestellt und beantwortet: „Eine Stadt kann man ja nur dort hinbauen, wo noch keine andere ist und keine andere ihr das Stadteisen bzw. Stadtwerden streitig macht. Eine Stadt

also an einem Angelpunkt von Grenzverläufen. Die natürlichen Voraussetzungen hierfür und die geschichtlichen Folgen im Laufe der Zeit, beides in seinem Zusammenwirken, erklären uns erst den heute vorliegenden Mangel an Siedlungen und Städten. Dieser Zustand ist nun wie-

Plan de l'usine Volkswagen annoté par Georges Chavanaz (Famille Chavanaz/AMRDC)

Il s'évade le 2 mai 1945 (voir Coqu). Est récupéré par les Américains le 3 mai.

Source : Coqu Georges (140 J 14 – ADC)

CHERRIER Lucienne



Membre du mouvement Front National de lutte pour la Libération, elle est arrêtée le 26 novembre 1943, torturée par Paoli. Déportée à Ravensbrück puis au commando de Leipzig du 31 janvier 1944 au 20 mai 1945 date de sa libération

Lucienne Cherrier (AMRDC)

Voir le témoignage de Renée Guette.

CHERRIER René

Revient de la guerre de 39-40. Prisonnier politique pendant 18 mois à Compiègne (membre du Parti Communiste Français) depuis 1941. Déportation de Compiègne le 25 janvier 1943 vers Oranienburg (camp de Sachsenhausen) puis le Kommando de Klinker



*René Cherrier
(AMRDC)*

[Oranienburg-Sachsenhausen- janvier-février 1943] C'est la lutte pour la vie, le cerveau ne commande plus pour certains, l'estomac seul compte, tout a été calculé par les assassins nazis pour nous ravalier au niveau de la bête mais Hitler, ses maîtres et ses serviteurs avaient simplement oublié qu'il y avait sur cette terre des hommes avec un moral de fer capables de redresser les situations les plus graves.

Oui, il a fallu lutter de toutes nos forces avec notre organisation illégale du parti pour faire jouer à cette époque la solidarité morale indispensable afin d'éviter que beaucoup de camarades tombent dans l'abrutissement le plus complet.

[mai 1943 – Klinker] Quand je partis vers ce lieu que l'on désignait comme un endroit d'où on ne revient pas je me disais je ne pouvais guère être plus malheureux qu'où je suis mais le plus grave c'est que je vais être séparé de mes camarades. Un de mes amis de Sèvres demanda à partir comme volontaire avec moi, sa présence me fut d'un grand réconfort car nous étions les premiers Français à monter dans ce camp.

[Klinker] Certains soirs à la rentrée des kommandos nous voyions la potence montée et immédiatement nous étions rassemblés par block pour assister au spectacle, on pendait un ou 2 détenus à la fois. Quels étaient les motifs de ces condamnations à mort : on accusait tout simplement de sabotage un camarade qui avait pris deux morceaux de cuir dans des sacs pour faire des semelles à ses galoches ou bien de tentative d'évasion, il suffisait d'un motif porté par un bandit contre [...] pour être condamné à mort.

On venait chercher des internés dans les blocks et sans explications on les entraînait à la chambre d'asphyxie ou à la potence. Un camarade ayant un jour dissimulé un couteau et blessé un des bourreaux on emmena par la suite tous les autres les bras attachés derrière la tête.

[Klinker] Je tombais pour mon compte au fameux block 66, il ne se passait pas une seule journée sans que l'on assiste à quelque scènes de sauvagerie, un jour un de nos camarades est tué à coups de pieds, un autre jour c'est mon camarade Lamay du Mans qui a le crâne fendu et moi-même le 15 mars dernier, je ne dois mon salut qu'à l'intervention verbale d'un ami. Alors que j'étais à terre et frappé à coups de schlague et de pieds, celui-ci prononça quelques mots, la colère du bandit se

retourna contre lui. Cela ne m'empêcha pas cependant de souffrir pendant un mois des coups que j'avais reçus sur les jambes et le corps.

Au début de cet exposé je vous ai signalé que dès notre arrivée en Allemagne notre organisation a continué de fonctionner, nous n'avons pas seulement apporté une aide morale à nos camarades mais nous avons fait plus et dans des circonstances difficiles.

Pendant les 18 derniers mois de notre captivité, tous les samedis nous nous privions de notre casse-croûte pour le remettre le Dimanche à nos camarades français malades. Nous étions obligés de prendre certaines précautions pour faire ce travail car nous risquions de nous faire repérer et de voir démolir ainsi notre organisation.

Au début de 1944 les docteurs, devant les nombreux cas de pleurésie, pneumonie etc. et devant leur impuissance à soigner les malades et les remonter nous demandèrent de nous prêter à la transfusion du sang. Malgré des conditions physiques peu favorables nous nous offrîmes quelques camarades et moi à cette opération (après analyse, évidemment). J'eus la force pour mon compte de sauver un jeune homme des environs de Rouen en lui donnant 400cm³ de mon sang.

Ces quelques exemples démontrent que même dans des situations tragiques comme celles que nous avons vécues, les hommes sont capables de faire des gestes qui paraissent surhumains.

Source : *Témoignage de René Cherrier lors d'un discours au PCF datant de 1945 (cote 1485 AMRDC)*

CLIQUET Charles



Dr Charles Cliquet (AMRDC)

Etudiant en médecine, passeur, en relation avec un grand nombre d'organisations de résistance. Arrêté le 23.03.1943, envoyé au camp de Sarrebruck, puis au camp de concentration de **Buchenwald** puis au camp de punition **de Laura**. Renvoyé en juin 44 à **Buchenwald**, il part volontairement pour un **Kommando de travail à Dautz**

Il s'en évade le 6 février 1945, est repris le 16. Conduit à **Kaiserau**, privé presque totalement de nourriture pendant 4 semaines. Il s'évade de nouveau le 11 avril pour rejoindre les lignes alliées.
(In : Site Ordre de la Libération)

Sources : http://www.ordredelaliberation.fr/fr_doc/liste_biographie.html

COQU Georges



*Groupe de 9 évadés du camp :
Batailler Raymond
Chavanaz Georges
Coqu Georges
Colmon Albert
Genex René
Paysan Gilbert
Perry René
Reber Henri
Saint-Marc Henri*

*(Photo : famille Chavanaz /
AMRDC · liste des évadés · 140I 14/*

Ferronnier d'art, arrêté à Dun-sur-Auron le 06.05.44, Georges Cocq est envoyé à **Neuengamme** puis dans différents Kommandos. Il s'évade le 2 mai 1945 avec 8 autres déportés (dont Georges Chavanaz). Prend des notes :

Le 1^{er} mai à midi, essai d'embarquement, évasion dissimulation dans le tas de macchabées.

Saint Julien le 27-5-45.

Chère Madame



J'ai demandé des détails sur la façon
dont j'ai rencontré Peter Mari.
J'étais Madame, prisonnier dans un petit h.^o
où plutôt dans une grosse ferme des Mecklenburg
située sur la route et sur la ligne de fer Berlin - Hambourg
à 80^{km} de cette dernière ville et 50^{km} de Bagenow (ville
de moyenne importance). J'étais cuisinière de mes camarades.
C'est pourquoi l'Officier Américain me l'a présentée, le
(à moi, je crois) avec 1 de ses camarades. Ils étaient tous
assez déprimés et je les ai reconfortés de mon mieux.
Ils s'étaient tous les nuit, avérés de leur lague et ils
ont eu le bonheur de tomber presque de suite sur leurs
libérateurs Américains.

Il s'est par la suite, dans cette ferme (qui a Chateau)
et qui est nommée Goldenitz, montée une Hôpital -
Peter Mari, comme ses camarades est aujourd'hui

Lettre d'un prisonnier qui a soigné les déportés après leur évasion.

Source : 140 J 14 / dossier Coqu Georges - (ADC)

DESSERIN Rose



← Rose Desserin

*Photo prise lors de la commémoration
du 26 avril 1958 (AMRDC)*

Directrice d'école primaire avant guerre, Rose Desserin est mise en retraite d'office par le gouvernement de Vichy pour sa proximité avec le Parti Communiste Français et son aide aux républicains espagnols. Elle est alors approchée par le réseau Mithridate. Dénoncée pour ses activités, elle est envoyée en camp de concentration à **Ravensbrück**, Kommando Watenstedt (usines Goering) et Hanovre puis au camp de **Bergen-Belsen**.

[Kommando Wattenstedt – Usines Goering] L'usine : sinistre bâtiment cubique que nous avons entrevu en venant de la gare. Il fait partie des usines H.G [Hermann Goering] qui s'étendent paraît-il sur 40 km. Les hauts-fourneaux, les cheminées ne nous ont laissé aucune illusion sur les fabrications de conserves !!!

En entrant la première chose qui frappe nos regards c'est d'énormes tas d'obus et de torpilles. Nous allons fabriquer des munitions pour tuer nos frères et nos enfants !! Les larmes coulent malgré moi, je les essuie avec rage et la haine gonfle nos cœurs.

[...] Pour moi, je reçois un balai, une pelle, un arrosoir et pendant deux jours, je dois débarrasser les machines des copeaux d'acier et balayer une partie de l'immense hall qu'est le [...] 6 où nous travaillons. 2 jours plus tard je suis placée à un « contrôle ». J'ai à vérifier les pièces fournies par la machine : calibre, hauteur, épaisseur. Inutile de dire si la vérification est bien faite.

Nous travaillons ainsi 12h de jour ou de nuit. Nous sommes surveillées de près et la production doit sans cesse augmenter. Ceci, grâce à quelques étrangères qui font du zèle pour amadouer les Allemands. Elles réussissent à perdre leur santé (la petite YS !) et à se faire houspiller sans cesse pour aller encore plus vite !! Les Françaises ont mauvaise réputation : elles ne veulent pas aller plus vite - leurs machines se détraquent avec une facilité étonnante et sont toujours en panne - elles sont

insensibles aux menaces, et ne pleurent jamais quand on les gifle ! Aussi n'ont-elles jamais de tartines supplémentaires (les autres en ont surtout en promesse) et quand un grand chef vient on n'attire jamais son attention sur elles.

[...] Pour ma part, je suis debout devant ma table, je vérifie avec un grand sérieux et, comme les machines font beaucoup de bruit, je me soulage parfois en chantant la Marseillaise ou tout autre chant prohibé. (1945)

Nous acceptons les coups sans gémir, nous tâchions d'être aussi propres que possible, d'accepter toutes nos misères avec le sourire, ce qui déconcertait nos terribles gardiennes qui avaient, elles, tant de plaisir à donner des gifles et des coups de caoutchouc.

[Kommando Wattenstedt – Usines Goering] Une journée à Wattenstedt. Lever à 4h. Maigre éclairage. Habillage en vitesse mais c'est vite fait d'enfiler des bas qui tiendront attachés avec des ficelles volées à l'usine, une culotte (les formes sont variées et vont jusqu'au caleçon) et une robe. Nous courons aux lavabos où il faut se faire une place à coups de coude.

Elles tiennent leur cravache prête à fouetter, sont impeccables dans leur uniforme gris, bien protégées par leur cape, coiffées du calot et bottées confortablement. Comme nous sommes miteuses avec nos hardes délavées, nos bas qui retombent, nos chaussures innommables (pour ma part, je n'ai jamais eu deux souliers de la même paire). Mais nous nous redressons et relevons la tête espérant qu'elles ne remarqueront pas la petite mèche que nous avons laissé retomber sur le front par un souci de coquetterie. (Mémoires sans date)

[Kommando Wattenstedt – Usines Goering] Le froid. Nous sommes peu habillées et très mal chaussée. Le pays est humide, le camp boueux et exposé à tous les vents. Le block est chauffé avec le seul bois que nous volons à l'usine. (1945)

[Hanovre – 1^{er} janvier 1945] Notre 1^{er} janvier 1945, à Hanovre, où nous avons « piqué » toute la matinée, les pieds dans la neige, par un froid sibérien [...]. Pas étonnant que Léone soit la loque qu'elle est devenue ! Elle était partie de Wattenstedt 15 jours plus tôt, avec une petite robe de rayonne. Heureusement, Hélène avait réussi à lui procurer de suite une veste sans laquelle elle serait sûrement morte de froid. (Témoignage 1^{er} janvier 1975)

[Hanovre] Il y a là une majorité de Françaises aussi faisons-nous du « b » C'est du travail à la chaîne, donc très fatigant, bien que nous soyons assises. Il faut aller vite – vite – Cela explique les défauts ! (1945)

[Hanovre] Comme il y a beaucoup de Françaises l'atmosphère est meilleure. Nous sommes gaies. Nous nous risquons souvent à chanter pour nous tenir éveillées. Nous encaissons les coups sans sourciller. (1945)

[Hanovre] Je pense au Noël de 1944... Il y a 20 ans. Nous étions arrivées de Wattenstedt à Hanovre depuis une dizaine de jours. Dans ce petit camp, nous avons retrouvé un bon noyau de Françaises avec un certain nombre de Russes. Ces Françaises étaient, en partie, des Communistes arrêtées depuis longtemps et qui avaient gardé une dignité, un moral exemplaire. Il y avait Marcelle, Suzanne Mahé, Cécile, Hélène Nautré, Lucie Guérin, Olga Tournadre, Jeannette X (aussi Léone et Josette Monnerat, du Cher).

Elles ont eu l'idée d'une petite fête de Noël préparée bien à l'avance. A l'usine, avec du caoutchouc « organisé », elles ont confectionné des cadeaux, souvent fort jolis : étuis à peignes, couvre-livres, ceintures, pochettes, etc., etc. D'autres ont préparé des « bons » pour des cadeaux futurs ... après le retour (j'ai eu ainsi un bon pour un saucisson). Pendant plusieurs jours, elles ont mis de côté quelques parcelles de pain, de margarine, de marmelade avec lesquelles elles ont fabriqué des « gâteaux » et une « bûche de Noël ». Les poètes ont médité...

Et le jour de Noël, l'après-midi, il y a eu fête...

Les souris fêtaient de leur côté, nous étions tranquilles.

Il y eut des poèmes, composés pour la circonstance, et qui, tous, parlaient de retour ... des chants, des danses. Une de nos compagnes était même drapée d'une écharpe tricolore ! Où avaient-elles trouvé le papier, les morceaux de tissu ? [...] Le soir, nous étions toutes excitées, remontées et peines d'espoir de revoir bientôt nos chéris et notre France... ou du moins, voulant nous en persuader... (Noël 1964)

Nous réussissons à nous confectionner mille objets en caoutchouc (ceintures, sacs, tabliers, étuis divers). De temps en temps l'une de nous reçoit pour cela une bonne correction, il y a une fouille et une séance de piquet, puis nous recommençons.



Ceinture fabriquée par Rose Desserin lors de sa déportation. (AMRDC).

Cet objet se trouve dans la collection permanente du musée de la Résistance et de la Déportation du Cher (Salle 2-Déportation)

Les souris [femmes SS –chefs de blocks] nous détestent mais elles sont obligées de reconnaître que nous sommes propres, que nous ne gémissons pas et nous avons même réussi à faire céder le commandant sur la question des primes au travail. (1945)

[Le calvaire – Mises sur les routes] Nous commençons à rencontrer des hordes semblables à la nôtre, des hommes surtout. L'étape est sans fin, il fait nuit noire quand nous arrivons à une sorte de cantonnement où quelques uns seulement trouvent place dans une grange. Première vision d'horreur : des morts sont étendus dans la cour, des malheureux tombés là et abattus. Nous ne sommes pas loin d'en faire autant. Depuis plusieurs kilomètres, Marcelle me soutient, je soutiens Léone, nous nous étayons. (8 avril 1946).

[Le calvaire – L'évacuation – Deuxième nuit] Il me reste une petite tranche de pain dans mon petit sac que je place sous ma tête : au matin, plus de pain ! Les voleuses sont habiles, il va falloir jeûner complètement. Léone et Marcelle partagent mais elles ont si peu !

Sources : « *Mémoires de Rose* » travail pédagogique de Mme Morin-Faur et ses élèves Collège Alain-Fournier.(AMRDC)

DOGET Maurice



Portrait de Maurice Doget réalisé clandestinement par Camille Delétang au camp de concentration de Holzen.

Source : « Redécouvert. Documents-témoignages du camp de concentration de Holzen ». Catalogue d'exposition itinérante . Ed. Wallstein

Originaire d'Aubigny-sur-Nère, Maurice Doget passe la ligne de démarcation en fraude sans pouvoir rejoindre le général de Gaulle. Il s'engage alors dans l'armée d'Armistice jusqu'à sa dissolution. Désigné pour la Relève, il part pour Paris, se fait prendre et est déporté à **Buchenwald** (Kommando de **Holzen**), puis **Bergen-Belsen**.

Le 30.03.45, Holzen est évacué et les survivants dirigés sur Bergen-Belsen à bord de wagons découverts. Le convoi des déportés suit un train rempli de soldats allemands qui arrivent du front de l'est. [...]. Leurs officiers espèrent sans doute que la proximité du train de déportés les préservera d'une attaque de l'aviation alliée, ce en quoi ils se trompent : à Celle, leurs wagons sont bombardés mais, derrière eux, sept voitures de prisonniers sont également touchés. Maurice Doget, par chance, est dans la huitième et n'évoque pas ce souvenir sans un frisson rétrospectif.

Mais sur le moment, les rescapés ne perdent pas leur sang-froid : ils récupèrent un maximum d'armes sur les soldats tués et se précipitent dans les bois tout proches. Ils y sont aussitôt cernés et, devant la disproportion des forces, ils doivent bientôt se rendre. Ceux qui sont pris les armes à la main sont abattus sur place.

Sources : *Doget Maurice 140 J 14 – (ADC)*

DUBOIS Lucienne

Résistante FFL Réseau Action BOAC PO3, à la Charité-sur-Loire, Lucienne Dubois est arrêtée le 18 novembre 1943 et déportée à **Ravensbrück** et **Bergen-Belsen**.

Lucienne a trouvé, en arrivant au camp, deux autres déportées arrêtées à Argenvières, un village voisin (à cinq kilomètres environ) de La Charité, pour faits de Résistance : Madame Monnerat et sa fille, Josette. Les trois femmes, qui se connaissent bien, se soutiennent. Lucienne, qui garde un calme étonnant et porte en elle une espérance sans faille, va donner aux deux autres un appui remarquable : « Sans elle, on n'aurait pas pu revenir » dira souvent Josette Vignol.

[...] Lucienne arrive quand même à faire sourire, réalisant un porte-monnaie dans un déchet de caoutchouc. Les trois amies s'amuse à penser que personne n'a d'argent ni la possibilité – évidemment – d'aller dans aucun magasin.

Source : « *Itinéraire d'une résistante de La Charité-sur-Loire déportée à Ravensbrück* » J 2724 – (ADC)

FERDONNET Pierre



Pierre Ferdonnet fait partie du convoi du 27 avril 1944 avec Marcel Paul à destination d'Auschwitz- Birkenau, puis Flossenbürg.

Pierre Ferdonnet (AMRDC)

[Flossenbürg] Je voudrais dire dans ce témoignage que la Résistance s'est poursuivie à l'intérieur de certains camps. C'est ainsi qu'à Flossenbürg, avec un Tchèque, nous étions affectés sur une chaîne de montage d'un avion, le Messerschmitt 109. Notre travail consistait à riveter les carlingues. Nous avons décidé de ne pas mettre les rivets au bain chaque matin : de ce fait les rivets s'éclataient en étoile et étaient peu résistants à l'effort. Auparavant nous nous étions mis d'accord avec le contrôleur du bout de la chaîne qui était précisément un camarade allemand ancien député communiste qui contrôlait les pièces. Cela dura quelque temps et un matin nous nous sommes aperçu que ce n'était plus le même contrôleur. Nous avons donc remis les rivets au bain.

Casser un foret était considéré comme sabotage c'est pourquoi je m'étais débrouillé pour en avoir un d'avance. Un jour, en rentrant du travail, la fouille, la prise du foret dans une des doublures de ma veste me conduisit « à cinquante-deux jours de mitard, dans le noir total, avec une soupe tous les trois jours. » J'ai échappé à la corde.

Pendant mon séjour dans ce cachot, j'ai été contacté, au travers de la cloison par un aviateur anglais. Tous les jours il me donnait des informations sur le déroulement des opérations militaires et me disait d'avoir confiance, que la victoire était proche. Un jour, ce fut le silence. Qu'est-il devenu ? Ce contact avec cet aviateur m'avait beaucoup étonné. Comment pouvait-il se procurer ces informations ?

[Au Revier] Après ce séjour épuisant dans ce cachot, j'étais en très mauvais état et sans l'aide d'un Tchèque qui a veillé sur moi les trois jours où je suis resté inconscient et m'a apporté ensuite deux, trois bricoles à manger, je serais passé au crématoire.

Témoignage de Raoul Longequeue, compagnon de déportation de Pierre Ferdonnet qui, lui, n'a pas côtoyé Marcel Paul :

[Auschwitz] « Nous avons la chance de rencontrer le « Tatoué » N° 186187, Marcel Paul qui appartient à notre convoi. Marcel Paul (commandant des FTPF) deviendra avec le colonel Manhès (délégué du général de Gaulle, zone Nord, et adjoint de Jean Moulin, un des chefs incontestés de la Brigade Française d'Action Libératrice de Buchenwald : cette Brigade qui participera avec les Américains, le 11 avril 1945, à la libération du camp de concentration de Buchenwald.

Marcel Paul nous fait une analyse brutale de notre situation, avec une clairvoyance exceptionnelle. Je cite une partie de ses propos :

« Quand les SS viendront nous chercher pour nous emmener à la chambre à gaz, nous nous jetterons sur eux comme nous pourrons, nous nous emparerons de leurs armes, nous en tuerons le maximum. Nous serons tués, mais nous aurons fait notre devoir d'Hommes et de Résistants ».

Il dit à Darsonville (Interrégional FTPF de la Région parisienne) :

« Nous sommes « foutus », mais nous pouvons encore leur faire mal ; organise l'encadrement avec tes FTP, vois si nous pouvons faire quelque chose avec les gamelles ».

Il s'était dit que les Allemands avaient décidé de frapper un grand coup, en représailles de l'exécution de Pierre Pucheu à Alger, le 20 mars 1944. » (*In : Discours de réception à la Légion d'Honneur de Pierre Ferdonnet par Raoul Longequeue. Dossier individuel « Ferdonnet » /ADC-service éducatif du musée*)

Sources :

- *Berry Républicain* du 18.04.2005 140 J 14 (ADC)

- *Discours de réception à la Légion d'Honneur de Pierre Ferdonnet par Raoul Longequeue. (Dossier individuel « Ferdonnet » / ADC-service éducatif du musée)*

- *Plaquette éditée pour le 45^{ème} anniversaire de la Libération des camps de concentration – 1945-1990. Témoignages vécus de déportés du Cher. (AMRDC) Témoignage revu par M. Ferdonnet en novembre 2011.*

FORBAULT Robert

Originaire de Mareuil-sur-Arnon, Robert Forbault est arrêté à Hendaye le 1^{er} avril 1943 alors qu'il cherchait à passer la frontière espagnole. Il se retrouve le 8 mai de la même année au camp de concentration de Sachsenhausen.

[Fin avril 43, à l'arrivée à Sachsenhausen] A la désinfection j'ai pu garder ma ceinture de cuir, un peigne, une savonnette. Peigne bien inutile puisque nous étions rasés des pieds à la tête, mais qui m'a servi dès le premier jour pour l'échanger à un « Vert » qui partait au Front pour 2 litres de rutabagas que je vais partager avec Serge [Serge Dimitrief, un jeune Parisien d'origine russo-polonaise ayant échappé à la rafle du Vel d'Hiv]. Près de nous un Marseillais affamé. Je vais lui laisser le fond de la gamelle.

Quelques jours après mon arrivée, j'ai fait la connaissance de l'abbé Berthault et de René Cherrier, tous les deux de petite taille. Peut-être avec un idéal différent mais avec un point commun : venir en aide aux autres, surtout moralement. Pour ceux qui les ont connus, c'était des hommes droits et de grand cœur. - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

Après quelques jours de quarantaine et avoir reçu une piqûre dans chaque sein, je vais au travail – service Transport ou travail en Kommando. [...] Je dis à l'interprète que je venais d'avoir une crise d'appendicite. Il va traduire « Epileptique ». Après avoir passé 1 heure ou 2 à l'infirmerie, je suis de retour au Block 40 avec un papier portant la mention « Epileptique. Travail léger ». Je serai l'un des très rares Français à rester au camp et envoyé à la cuisine pour éplucher des patates. Pour une journée.

Un jeune étudiant russe, Anatole Choulga, d'Odessa, va me procurer un papier du Secrétariat, avec la mention « Epileptique- Commando du camp pour éplucher des pommes de terre ».

Anatole ne va pas me laisser de répit. Il voulait aller très vite pour parler français. - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

Je vais me trouver pendant près de 18 mois avec des Russes, des Ukrainiens, des Polonais avec lesquels je n'ai pas eu de problèmes grâce à un mélange de langues. Egalement avec les Allemands, j'ai participé à des corvées qui me permettaient [d'organiser] de manger. Après quelques semaines, chaque soir, Serge va avoir un peu de soupe et quelques patates. En quelques mois, il va reprendre du poil de la bête. - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

Mi-novembre 1943. Un soir à un appel interminable, je fus pris d'une forte fièvre. Je me suis écroulé comme une loque. Mes amis luxembourgeois vont me soutenir pour être compté parmi les vivants, conduit à l'infirmerie, puis porté au Block, isolé avec la scarlatine pour 40 jours.

[Novembre 1943 à l'infirmerie] Serge, Max, Pierrot venaient me voir le Dimanche à travers la fenêtre.- *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

[Décembre 1943] Je quittai l'hôpital quelques jours avant Noël. J'ai reçu mon premier colis. Il sera avalé le jour de Noël avec Serges et d'autres camarades qui n'avaient pas eu de colis.

Je vais retrouver ma place à la cuisine. Un peu de nourriture donnée par des camarades Français ou étrangers va me remettre sur pied.

Bientôt je pourrai garder un peu de soupe pour Serge et quelques pommes de terre. Il va reprendre des joues. Il était devenu donneur de sang. Sans orgueil, je me sentais un peu fier de cela. - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

[1944] Malgré les SS, la solidarité existe entre détenus et se renforcera dès la fin de l'été avec l'arrivée des colis des Français et aussi le remplacement des chefs de blocks et de Kommandos par des « Rouges » (politiques), préférables aux « droits communs ». *Plaquette « Mémoire de déportation » AMRDC*

[Septembre 1944] [...] quelques mois après notre arrivée à Sachso, Serge m'avait dit : « Robert, tu m'as sauvé la vie. Sans toi, je n'aurais pas tenu le coup ».

Le lendemain, je recevais mon dernier colis, le onzième. 10 avaient été partagés avec Serge intégralement. Maman devait bien se priver pour moi. Ce paquet contenait des haricots, de la farine, quelques macarons de sa fabrication et des cigarettes ! - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

[Vers la fin d'octobre 1944, en corvée au Laboratoire de charcuterie, pour aller chercher les eaux grasses ayant servi à cuire la viande] Ce jour-là, au Kommando, le gardien était un SS Belge de Bruxelles qui avait eu les pieds gelés sur le front de l'Est. Après avoir chargé la charrette, au réfectoire il nous a donné à chacun un gros morceau de saucisson. Il me posait des questions. Je ne pouvais manger et répondre. Il m'a dit avoir fait une connerie : « Un charcutier de Strasbourg m'a donné une poignée de petites saucisses pour un copain du Block 34 », saucisses que je vais glisser dans les mitaines qui me servaient à porter les bouteillons. - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

Vers la fin, un cuisinier de Berlin du PC a, sans doute grâce à lui, réussi à s'évader au cours d'une corvée qui allait chaque jour à la laiterie d'Oranienburg où travaillait une Française.

Quelques jours après avoir quitté la cuisine, Pietro, un jeune aide-cuisinier Ukrainien, sitôt après l'appel, m'a dit : « Robert ! va vite à la cuisine, ton camarade Jean (Langlois) m'a donné de la soupe pour toi. » - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

Un contact, sans paroles, à la cuisine. Fritz avait toujours dans la poche intérieure de son tablier un croûton de pain qu'il me lançait, en passant tout près. Il m'a demandé un jour de devenir aide-cuisinier.

Noël 44. Menu exceptionnel et rare : du goulasch. Du rabiote au sous-sol pour les femmes du Kommando qui venaient d'arriver au camp, et pour les vieux Allemands. Je me suis bien fait comprendre : « Ce n'est pas pour moi, c'est pour un vieux camarade qui est à l'hôpital. Après quelques menaces de coups de louche, j'ai reçu une ration de pommes de terre et de sauce de viande. Ce Noël 44, j'aurai toujours devant moi ce vieil ami, Arthur Lebon, avec son moral d'acier, malgré la maladie. Je revois ses yeux brillants. Il m'a pris la tête dans ses mains qu'il a posées sur sa poitrine « Robert, mon petit, je n'oublierai pas ». - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

Peut-on me croire, si je dis qu'un jour, un Allemand gradé, je ne sais pas si c'était un SS ou non, ayant l'air de chercher quelqu'un au sous-sol, m'a demandé si j'avais une cuillère. Il m'a conduit

devant la cuisine, devant un bouteillon d'une quarantaine de litres qui avait contenu du lait condensé sucré ; Ce jour-là encore, je pense que c'est Fritz qui l'a envoyé me chercher.

Que peut-on dire de moi, d'avoir recherché le contact avec des camarades plus âgés que moi, ce qui m'a permis, même sans m'en rendre compte, de devenir un petit bout de maillon de cette chaîne de solidarité créée par des militants anti-nazis arrivés au camp avant nous. - *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon*

[28 janvier 1945] Ce dernier dimanche de janvier il me semble que c'était le 28. Je me trouvais sur la place d'appel, à l'horloge il était 10 heures, une charrette venait de quitter le Revier, hôpital, sur laquelle était entassés une douzaine de malades, parmi eux mon vieil ami Arthur Lebon [...] Il m'a reconnu lui aussi, il m'a fait signe. Il crie Adieu Robert, adieu petit. [...] A mon retour, je devrai écrire à son épouse pour lui faire part de ce que j'avais vu ce jour-là. J'avais beaucoup d'admiration pour ce militant socialiste que j'ai aidé de mon mieux, que j'ai vu lutter contre la maladie avec un courage féroce, pour l'amour de sa femme et sa fille Raymonde dont il me parlait avec chaleur. Plus tard, j'apprendrai que les 300 malades partis du camp ce dimanche furent exterminés à Bergen-Belsen. - *Témoignage d'un déporté de Saint-Doulchard*

[28 janvier 1945] Ce dimanche après-midi, je l'ai passé avec lui [un soldat russe, Philippe] et deux de ses amis. Dans leur camp, la veille, un jeune cuisinier tchèque m'avait donné deux rations de pain pour lui avoir procuré les paroles d'une chanson (J'attendrai ton retour, en souvenir d'une Française qu'il avait connu à Berlin avant son arrestation) - *Témoignage d'un déporté de Saint-Doulchard*

[21 avril 1945 – Evacuation du camp] J'avais vu dans les mains d'un camarade allemand un tract [avec] la carte d'Allemagne, qui représentait l'avance des Alliés – un couloir- de Berlin à la mer. J'avais relevé les noms de Neuruppin – Wittstock et Lübeck [...]. Après avoir tourné sur la gauche et pris une direction opposée à celle du Kommando nous nous sentions soulagés, nous chantions la Marseillaise, mais notre joie sera de courte durée. Après quelques heures de marche, certains trop faibles au départ vont donner des signes de fatigue.

[21 avril 1945] A la tombée de la nuit, arrêt dans un bois où le taillis avait été coupé avant l'hiver, je me suis écroulé comme une masse, les pieds en feu, les jambes et les reins brisés. Dans ma poche, il me restait un croûton de pain que j'ai donné à Henri Derome – qu'il va partager avec Xavier Bourgeois. Demain, je serai incapable de reprendre la route.

23 avril. Mes amis vont m'obliger à repartir avec un bâton dans chaque main. - *Témoignage d'un déporté de Saint-Doulchard*

Sources :

- *Plaquette « Mémoire de déportation » (AMRDC)*
- *Témoignage d'un déporté de Saint-Doulchard fait le 14.01.1989 - N° 1484 (AMRDC)*
- *Mon enfance à Mareuil-sur-Arnon N° 1483 (AMRDC)*

